

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 87 (1942)
Heft: 4

Artikel: La stratégie des grands espaces [fin]
Autor: E.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342113>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La stratégie des grands espaces

(Suite et fin.)

LA STRATÉGIE PURE

La stratégie pure a constamment subi l'influence d'éléments divers tels que le degré de formation des soldats, les conditions topographiques, le matériel, les réserves disponibles, les saisons. L'espace vital indispensable aux populations nombreuses est ainsi entré en ligne de compte. Les plans s'élaborent en fonction de ces éléments, mais il est évident que la forme du combat ne saurait être imposée d'avance.

Tandis que la stratégie s'efforce de tirer profit de tous les avantages sur lesquels elle sait pouvoir compter, les dispositions prises au début d'une campagne indiquent s'il s'agit d'offensive ou de défensive, d'une campagne prévue rapide ou de longue durée. Un fait domine tous les autres : la décision ne saurait être obtenue sans l'attaque, aussi peut-on définir la stratégie comme une partie essentielle de la conduite des armées, celle destinée à diriger les troupes sur le champ de bataille dans les meilleures conditions possibles.

Lorsque Napoléon se fut couvert, de la frontière du Rhin, par la Suisse, jusqu'aux plaines du Pô, il put garantir le succès de ses plans stratégiques et entreprendre sa marche à travers les champs de bataille de l'Europe. Ses adversaires disposaient aussi d'un grand nombre de soldats, mais ils ne savaient pas s'en servir au même degré parce que leur stratégie n'était pas conforme aux principes de l'art militaire. Ainsi jusqu'à

la bataille de Dresde (1813), on vit l'Empereur prendre l'offensive sans trop se préoccuper de la sûreté de ses lignes de communication. Il manœuvra de façon à menacer l'ennemi, d'abord à grande distance, avec le plus grand nombre de troupes possibles, ensuite il l'aborda toutes forces réunies. S'il échoua en Russie c'est qu'il attaqua un adversaire dispersé dans l'espace infini des steppes et des neiges et qu'il oublia que la stratégie est régie par des lois où l'effort humain dépend des organisations de l'arrière.

Par ailleurs on peut rechercher toutes les combinaisons de la stratégie, on constatera qu'elles déterminent finalement des manœuvres frontales, sur une aile ou sur les deux ailes de l'adversaire et qu'elles se terminent, en cas de victoire, par la percée ou par l'enveloppement, parfois par ces deux moyens à la fois.

Lorsque *Frédéric-le-Grand* nous dit dans son « Ordre oblique » de 1748, qu'il faut refuser une aile à l'ennemi et fortifier celle qui doit attaquer, il est déjà un chef en exemple pour tous les temps, en état d'utiliser judicieusement la force de feu pour attaquer le côté faible de l'adversaire et, d'autre part, lancer ses masses de cavalerie. Le feu et la vitesse du mouvement ont réalisé des prodiges et sont restés les facteurs décisifs de l'action.

En recherchant la supériorité du feu, l'attaque doit disposer de gros effectifs et, par conséquent, étendre ses formations, chercher une des ailes ennemies et la déborder, voire même les deux ailes, prélude de l'encercllement. Ces conditions ayant été remplies à la bataille de *Cannes*, l'histoire citera en tout temps cet exemple de l'anéantissement des forces par la manœuvre totale.

A propos des buts stratégiques de Napoléon en 1805, on constate qu'au début son armée occupait un front de plusieurs centaines de kilomètres. Le 9 octobre il n'y a plus qu'un front de cinquante kilomètres, Napoléon ayant déjà en tête de foncer sur l'ennemi, d'ouvrir une brèche et de rompre l'équilibre des

forces. Dans ses instructions à Soult, l'Empereur montre n'avoir pas voulu seulement battre l'ennemi au prix de fortes marches et fatigues, mais, dit-il, « que je veux le prendre et qu'il faut que de cette armée il ne reste pas un seul homme pour en porter la nouvelle à Vienne. »

A l'époque où les effets des armes étaient très différents de ce qui est obtenu aujourd'hui, l'idée n'en était pas moins qu'il fallait se servir à *grande distance* de tous les éléments de nature à provoquer l'effondrement adverse.

On a toujours constaté qu'une mise en ligne d'un grand nombre de troupes ne se faisait d'abord sentir que sur un espace restreint du front de combat. Si l'effort est maintenu par l'arrivée continuelle de troupes fraîches, l'adversaire fléchit au moment où ses lignes de communication sont menacées. Il se rend compte de la difficulté de former un nouveau front et cherche son salut dans la retraite. S'il résiste coûte que coûte, il s'expose à être pris en poche, forcé de mettre bas les armes ou de se sacrifier sur place.

La caractéristique de la bataille enveloppante est l'espace laissé plus ou moins libre entre les troupes engagées frontalement et celles dirigées sur les côtés. Avec la portée des armes actuelles et la motorisation, les espaces en question semblent jouer un rôle secondaire. En effet, le moteur, tant que son emploi n'est pas entravé par les conditions atmosphériques, peut rapidement combler les vides, aussi voit-on la stratégie user largement de ces circonstances pour accélérer la marche des opérations. Les facteurs vitesse et feu se retrouvent sous un aspect nouveau, l'attaque ne craignant pas de laisser des espaces dégarnis de troupes. Elle sait de quelle façon la parade se produirait en cas de danger, les liaisons sans fil étant là pour permettre au commandement d'envelopper sans être pris dans un piège. Il saute aux yeux qu'il faut un esprit manœuvrier pour tenir devant ces dangers de contre-enveloppement, mais c'est dans ce domaine que se retrouvent tout de suite les qualités du chef, celles qui firent autrefois ressortir l'impor-

tance décisive des grands coups de cavalerie et que l'absence du moteur mécanique pourrait faire renaître.

La stratégie se gardera de schématiser le cours des opérations ou de sous-estimer les difficultés. Ferait-elle le contraire qu'elle pourrait payer fort cher cette imprudence, tout adversaire entreprenant étant en mesure de maintenir un rideau sur le front et passer ailleurs à la contre-attaque.

La *percée* peut être imposée par l'engagement de troupes dans des secteurs nettement délimités, susceptibles de subir quelques modifications au cours de la bataille. La percée est le résultat du mouvement poussé à fond, tel, par exemple, celle d'*Austerlitz*. Laissant le gros adverse attaquer le corps Davoust en position derrière le Goldbach, Napoléon porta personnellement son effort contre la hauteur de Pratzen, au centre de son ordre de bataille, sépara l'armée austro-russe en deux et la mit en déroute. Wagram, Wachau, Ligny, Waterloo, sont des batailles où la percée entra en jeu, mais nulle n'est comparable au dix-neuvième siècle, à celle d'*Austerlitz*, immédiatement après laquelle l'Autriche demanda la paix. Débarrassé d'un adversaire, Napoléon marche contre la Prusse. Sa stratégie part de la surprise initiale causée par l'abandon du Danube pour se mettre à couvert de la forêt de Thuringe. Il fonce ensuite sur l'armée prussienne tenue pour la meilleure de l'Europe et provoque son effondrement en vingt-quatre heures. Murat, à la tête de ses masses de cavalerie, occupe en quelques jours la Prusse. L'effet fut prodigieux, mais si prodigieux qu'il ouvrit les yeux des vaincus et marqua le réveil du nationalisme. Une situation identique se produira en Russie après de sanglantes défaites et la stratégie pure, obligée de s'intéresser aux quatre points cardinaux, n'arrivera plus à contenir les peuples en révolte. L'Angleterre, par les cinq années de la guerre d'Espagne apporta, de son côté, une diversion stratégique très efficace, complétée par une meurtrière guerre de partisans. L'historien a reconnu dans les mesures de *Wellington* des buts stratégiques à longue portée,

avantageux pour l'Angleterre en tout premier lieu, qui sut tirer profit de contrées accidentées voisines de la France, mais impossibles à conquérir en un tour de main.

Dans la guerre de 1866, le front de départ des Prussiens mesure trois cents kilomètres. L'armée mise en mouvement opère une marche concentrique, en plusieurs colonnes sur la Bohême. La stratégie a présupposé l'enveloppement de l'armée autrichienne autour de l'axe de marche. L'attitude indécise des Autrichiens a permis de réaliser un plan qu'une armée habilement conduite aurait pu déjouer. Des critiques se sont élevées contre le plan de Moltke, sans rien enlever au résultat décisif, les opérations stratégiques ayant eu pour effet de semer la panique en Bohême avant l'apparition des Prussiens à Konigrätz.

En 1870, Moltke voulait chercher la décision sur la Sarre, l'inactivité des Français fit modifier ce plan. Après avoir livré de grandes batailles, la stratégie allemande tire profit du désordre de l'adversaire pour continuer à fond l'offensive et le 31 août, l'ordre est clair. « La marche reprendra demain dès l'aube, rapporte l'historique du G. E. M. prussien. Partout où l'on trouvera l'adversaire à l'ouest de la Meuse, on l'attaquera vigoureusement en cherchant à l'acculer dans un espace aussi restreint que possible entre cette rivière et la frontière belge. »

Ici intervient la question de la neutralité belge. Le stratège ne peut prévoir que la continuation de la lutte coûte que coûte : « Dans le cas, dit-il, où l'ennemi passerait sur le territoire belge et ne serait pas immédiatement désarmé, on le poursuivra sans attendre de nouveaux ordres. »

Ces dispositions touchent aux domaines qu'on ne saurait trop rappeler. D'une part, le choix des moyens est laissé aux chefs, d'autre part, l'offensive est maintenue sans restrictions, de sorte que les commandants d'armée furent amenés à déterminer eux-mêmes la bataille de *Sedan*, sans avoir à attendre de nouvelles dispositions. Mac-Mahon avait encore la ressource

de s'échapper par Mézières ou de tenter une marche sur Carignan, l'hypothèse d'une dérobade par la Belgique n'ayant pas été envisagée. Il ne tenta pas l'impossible, aussi, le 1^{er} septembre, le résultat des mesures stratégiques peut-il se résumer en quelques mots : Sur un front d'à peine trente kilomètres, trois corps allemands attaquèrent par l'est et fixaient les Français sur place. Un corps bordait Sedan au sud, deux corps passaient la Meuse en aval pour couper la route Sedan-Mézières, tandis que trois divisions d'infanterie et de grandes forces de cavalerie restaient encore à disposition.

La stratégie avait vaincu. Cependant Moltke, dans ses thèmes stratégique-tactiques (1875) rappela les inconvénients d'une offensive illimitée pour nous dire : « Nous sommes toujours restés sur l'offensive en 1870 et avons pris les plus fortes positions de l'ennemi, mais au prix de quelles pertes ? Ne vaudrait-il pas mieux prendre l'offensive après avoir repoussé plusieurs attaques de l'ennemi ? »

Le déclenchement de la guerre russo-japonaise à *Port-Arthur*, le 8 février 1904, est le début d'une stratégie destinée, *à tout prix*, à s'emparer d'une base très forte et à poursuivre l'offensive à cheval sur l'artère vitale représentée par le Transsibérien. Il fallut plusieurs mois de combats sanglants pour amener, le 1^{er} janvier 1905, la capitulation de la place. Entre temps, les Russes refoulés de Liao-yang par l'offensive de l'aile droite japonaise, s'étaient retirés sur Moukden. L'enveloppement des positions russes étendues sur cent kilomètres de front et cinquante de profondeur se fit, du 25 février au 10 mars par les deux ailes. Elle amena la retraite des restes de l'armée de Kouropatkine et la cessation des hostilités.

La stratégie russe fut critiquée, après coup, par des officiers russes, non pour diminuer la valeur de l'armée, mais pour faire le procès des méthodes surannées du G. Q. G., par exemple celle des conseils de guerre à la veille d'une décision de grande envergure, d'où sortirent des décisions multiples, une dispersion de forces chargées de missions spéciales et des précoc-

cupations d'ordre secondaire. On voit que la *doctrine stratégique a manqué* et n'a pas servi les buts de la politique.

STRATÉGIE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE.

Les plans de la guerre 1914-1918 relèvent de deux sortes de conceptions stratégiques. L'une, celle du plan XVII veut l'offensive brusquée, contre le centre du dispositif allemand, au nord et au sud de Metz. Elle est conforme aux thèses de Clausewitz et tient compte de l'aide anglaise escomptée certainement. Ce plan imposa une autre conception, celle de la violation de la Belgique au lieu d'une opération moins longue par le sud de la Meuse. L'extrême droite du plan *Schlieffen* coupait la Seine aux environs de Rouen, puis par le sud de Paris rejetait les Français vers la Moselle et les acculait à la Suisse. Des 72 divisions en ligne, 53 allaient à la masse de choc, 10 attaquaient face à Verdun et 9 formaient l'aile gauche.

Le stratège avait spéculé sur cette infériorité numérique de l'aile gauche pour mieux attirer l'adversaire et le tenir éloigné de la masse de choc. Il avait vu juste, mais le successeur de Schlieffen ne retint plus cette proportion de forces et se crut obligé de renforcer l'aile gauche. Moltke se laissa encore prendre par l'offensive française en Lorraine et détourna six divisions destinées à l'aile droite pour les retenir au centre.

Les résultats sont connus. Cet affaissement de la droite, augmenté encore par le retrait de sept divisions pour l'investissement de Maubeuge, Givet et Anvers et de quatre divisions expédiées en toute hâte en Prusse orientale, donna à *Joffre* le pouvoir de retraiter habilement, à *Galliéni* de voir la faiblesse du flanc de von Kluck et à *Maunoury* d'intervenir. La stratégie moltkienne, compromise par son auteur et par certaines initiatives des Allemands, permit à Joffre de dresser un plan parfaitement équilibré : pivot sur Verdun pour le centre et la gauche, appui à droite sur les forteresses et la neutralité armée de la Suisse, retrait de troupes tirées de régions fortifiées et de l'armée des Alpes pour former la nouvelle

sixième armée. La grande bataille engagée par des dispositions stratégiques mal équilibrées, devait donner l'avantage aux Français¹. Après la Marne, la stratégie s'effaça pour laisser la place aux attaques et aux défenses directes ; elle ne reprit de l'importance qu'en 1918.

A l'est, par contre, la stratégie joua un rôle prépondérant. La victoire de Tannenberg n'empêcha pas les succès russes en Galicie. Les Allemands durent porter secours aux Autrichiens, tandis que le gros de leurs armées marchait sur Varsovie. Une manœuvre de *repli* stratégique devant l'avance russe permit aux Allemands de reprendre l'offensive et de battre l'adversaire, donnant un exemple d'une remarquable mobilité et d'une supériorité de la qualité sur la quantité. Cette manœuvre marqua la fin de la menace russe contre l'Allemagne, c'est à ce propos qu'il convient de la rappeler, les événements ultérieurs n'ayant pas modifié la situation de stabilisation générale du front est.

En *Italie*, les conditions topographiques et matérielles imposèrent la défensive stratégique, tandis qu'elles favorisaient l'approche indirecte de l'ennemi, soit par les saillants alpestres, soit par l'attaque de points tactiques de moindre résistance. A Caporetto, l'offensive s'intercala comme un coin entre les armées italiennes, mais ces dernières, dégagées des obstacles montagneux, purent rassembler leurs forces dispersées exposées aux attaques directes. La Piave fit fonction d'obstacle très difficile à franchir, le Trentin n'ayant pas exercé l'influence attendue par le commandement autrichien.

Les théâtres de guerre des *Balkans* et de l'*Asie Mineure* touchent surtout le problème des *communications stratégiques* à grande portée. Ils rappellent les maximes napoléoniennes destinées à se rendre maître des voies routières, les couper et paralyser les ravitaillements.

¹ Le colonel Feyler et quelques rares critiques discernèrent à temps la marche des opérations. Leur jugement tiré de données stratégiques vraies en tout temps, a conservé une valeur morale digne d'être rappelée.

Ludendorff, dans son plan de mars 1918, tint compte d'abord des principes tactiques avant de fixer le développement stratégique de la bataille. On se souvient qu'il réussit la *percée* au point de soudure des armées alliées, mais qu'il n'eut plus, au moment voulu, les réserves suffisantes pour exploiter le succès. Quant à *Foch*, il chercha à maintenir l'initiative des opérations pour empêcher les Allemands de reprendre l'offensive. Sa stratégie consista, finalement, à déclencher des attaques sur différents points, chaque armée agissant de façon à soutenir les efforts des voisins. Le déclin des armées allemandes avait montré à *Foch* la meilleure méthode d'envisager, fin septembre, une offensive générale, mais il ne faut pas oublier que le onze novembre, jour de l'armistice, les Allemands avaient réussi, par le sacrifice héroïque des arrières-gardes, à s'installer sur un front raccourci, avantageux pour des opérations ultérieures.

Par ailleurs, la situation dans les *Balkans* donna le signal de la catastrophe. L'offensive stratégique des grands espaces mit en péril les Centraux en ouvrant la porte de derrière, tandis que la mer, dominée, par la flotte anglaise, avait accompli une double tâche de blocus et de maîtrise des ravitaillements. La stratégie politique reprit à son compte le soin de terminer la guerre.

* * *

Les discussions sur la guerre et la paix qui alimentèrent la presse de tout temps partent de la stratégie politique pour arriver à la stratégie pure. Dès le temps de paix, la lutte pour l'existence a toujours provoqué de gros chocs d'intérêts entre les peuples. Parfois, on chercha le règlement pacifique qui ne fut qu'un renvoi de la guerre, non son abolition. Les uns furent pacifistes à tout prix, les autres — particulièrement en Allemagne — se firent une conception idéale de la guerre. C'est à l'état d'esprit de ces derniers qu'il faut attribuer le ton éminemment offensif donné à la stratégie.

Au fur et à mesure de l'extension de la guerre, on a vu augmenter les effectifs, le matériel et tous les moyens propres à se battre sans merci. La conséquence fut que l'un ou l'autre des belligérants, quelquefois les deux en même temps, cherchèrent l'offensive poussée à fond. Mais cela ne signifiait pas que les guerres seraient de courte durée, au contraire. Le stratège, en se gardant d'idées préconçues, sait que là où s'affrontent de grandes nations, l'existence des peuples est en jeu. Envisager d'avance une guerre de courte durée, c'est tromper la nation, autant dire lui enlever le sens de la volonté.

La création de grands Etats nationaux a forcément entraîné la formation de grandes armées. En août 1870, l'armée allemande de première ligne comptait environ 500 000 hommes et 1600 canons. En 1914, ce sont des millions d'hommes instruits et des milliers de canons, chiffres qu'on retrouve en 1939. Cependant le nombre n'est pas seul à considérer. L'élément de valeur est la qualité du combattant et de son armement, auquel s'ajoutent l'esprit et les qualités des troupes encadrées. Une armée nombreuse n'est pas, de ce fait, sûre de vaincre, mais bien conduite, peut avoir de grandes chances de succès. Personne, a dit une fois *von der Goltz*, ne croira d'emblée que trois béliers seront supérieurs à un lion, aussi se gardera-t-on de fixer des règles absolues et se préservera-t-on des chefs qui comptent sur d'autres pour gagner la guerre et non sur eux-mêmes. Du reste, il est admis qu'un engin plus perfectionné qu'un autre donnera à la troupe qui le possède des avantages certains. Là repose le secret de la victoire et le stratège, tout naturellement, cherchera le perfectionnement en question avant de s'engager.

Au cours des guerres à cheval sur les 19^e et 20^e siècles, on voit l'augmentation constante des armes à feu, la recherche de la précision du tir et d'une artillerie de tous calibres toujours plus mobile. On développe les troupes techniques, on crée le service des aérostiers, prélude de l'aviation et des armées de l'air. Les armes automatiques se multiplient, les corps auto-

mobiles se forment, prélude de la motorisation des corps de troupes. La *cavalerie* ne disparaît pas parce qu'elle reste, le cas échéant, une arme de la décision, mais elle abandonne quelques-unes de ses tâches au profit du moteur.

La priorité dans la mobilisation est à l'avantage d'une nation qui ne veut pas se laisser surprendre, aussi la stratégie a-t-elle à prendre ses dispositions à temps, à utiliser en un temps record les chemins de fer, les routes, les liaisons, les moteurs terrestres et aériens et à assurer le fonctionnement de tous ces moyens dans le temps comme dans l'espace.

A un certain moment, quelquefois avant toute prise de contact direct, la défensive stratégique a paru s'imposer. Elle s'appuyait sur des obstacles naturels ou artificiels, pour un temps réduit. Si la défensive stratégique est obligatoire, elle ne saurait être que passagère, le temps nécessaire pour augmenter ses propres forces avant de passer au mouvement.

L'offensive stratégique porte en elle une grande force morale, la défensive possède également une certaine force, sujette parfois à des influences néfastes dès que le commandement n'est plus le maître absolu de la conduite des troupes. Or, le choix entre ces deux formes est dicté par la politique et, à ce sujet, la décision de marcher contre l'adversaire le plus dangereux a toujours été la règle de l'armée allemande. Il en découla le déploiement stratégique et la manœuvre offensive, à l'effet de prendre et de garder l'initiative des opérations, initiative facilitée ou non par la richesse des voies de communication et, récemment, par les réseaux de l'autostrade.

Les perfectionnements dans la portée et la précision des armes ont fait que les opérations se déclanchent à de grandes distances du front et à couvert des vues. La stratégie, en raison de l'extension des mouvements en profondeur, s'est servie de la motorisation et de la mécanisation pour doter les troupes d'engins très efficaces, en mesure d'agir contre tous les buts,

mobiles ou immobiles. Sous ce rapport, l'évolution des principes stratégiques s'est donc nettement affirmée.

Une autre école fit pencher la balance en faveur de la défensive stratégique, en raison même des perfectionnements des armes. Mais, dès l'heure où la stratégie dut compter sur l'aviation de bombardement et sur les puissantes formations blindées et motorisées, elle avait à chercher à assurer la supériorité de ses moyens sur le point décisif. L'aphorisme de Napoléon : être le plus fort à un moment donné sur un point donné, s'est maintenu d'un siècle à un autre. La préférence sera donnée à l'attaque enveloppante sur les fronts très étendus et à la percée dans des secteurs plus restreints.

La direction de la bataille a évolué parallèlement à l'emploi de nombreux moyens terrestres et aériens. Elle cherche à maintenir le caractère foudroyant de la rencontre, afin d'éviter de prolonger les conséquences de la lutte et d'affaiblir les forces morales. D'autre part, la présence de centaines de mille hommes de chaque côté a obligé le stratège à tenir compte des saisons, du temps, des moyens de logement et de l'organisation rationnelle de tous les services de l'arrière. Devant les rigueurs de l'hiver ou dans les pays pauvres, la stratégie est impuissante à vaincre certains éléments naturels, elle doit parer aux inconvénients en prenant ses dispositions *à temps* et passer à la défensive pour autant que les circonstances indiqueront ce mode de procéder.

La stratégie a trouvé dans l'emploi des *dirigeables* une première indication singulièrement efficace, sur laquelle le ballon captif avait déjà attiré l'attention. On pouvait reconnaître les positions de l'adversaire, découvrir ses intentions par la répartition de ses troupes et l'acheminement des réserves. La situation apparaissait pareille à un jeu d'échecs où les pions pouvaient se poser sans devoir chercher une hauteur dominante du champ de bataille.

Tous les intéressés ne purent se représenter que l'aviation serait un jour l'arme de la stratégie des grands espaces. Un

précurseur, le général *von Blume* ne craignit pas d'écrire quelque temps avant la première guerre mondiale : « L'équilibre ne sera rétabli (entre l'offensive et la défensive) que si la navigation aérienne se perfectionne à un tel point qu'il devienne possible, grâce à elle, d'obtenir du haut vers le bas des effets destructeurs contre des retranchements. »

Dans ces mots se reconnaît une évolution certaine de la stratégie. Si les principes sont restés immuables, leur application se modifiera en fonction des moyens utilisés pour la guerre.

La deuxième guerre mondiale a présenté une série d'offensives ininterrompues, qu'on avait vues seulement en 1866 et en 1870. La première guerre mondiale fut une question d'usure où la stratégie n'arriva pas à une décision tactique ; les opérations en cours actuellement en Russie revêtent un autre caractère. Les deux adversaires ont mis en ligne des moyens identiques et provoqué la guerre du matériel. La suprématie reviendra à celui qui disposera en nombre des machines nécessaires au point décisif.

Les deux guerres mondiales nous montrent l'influence énorme exercée par la stratégie sur l'issue des opérations et sur les conditions économiques. Les pays tels que la France et l'Allemagne, où les industries prirent un grand essor au détriment de l'agriculture, eurent à penser au principe de l'économie avant de s'engager. Cela n'empêcha pas la stratégie allemande de viser constamment la lutte suprême avec, comme enjeu, l'existence du Reich. La défaite de 1918, non consommée sur le champ de bataille, lui donna raison. Quant à définir le caractère de cette lutte on ne saurait mieux le faire qu'en rappelant *von der Goltz* dans son *Volk in Waffen* : « que cette lutte suprême éclatera à son jour, inévitable, terrible et grave, comme toute lutte de nations appelée à servir de prélude à de grandes révolutions politiques. »

Ce rappel du passé démontre la permanence des axiomes de la stratégie. On constate de nos jours l'énorme importance

des avions et des armements nouveaux sur terre, sur mer et dans les airs, mais peut-on affirmer que ces moyens amenèrent plus de changements que n'en produisirent autrefois la première utilisation des chemins de fer, du télégraphe, des canons rayés, des explosifs, des armes automatiques ? Les procédés d'application se sont modifiés conformément à l'art du stratège. Si le chef a vu ses forces augmenter, il a toujours dû, hier comme aujourd'hui, résoudre des tâches où les principes fondamentaux peuvent se classer comme suit :

Nature de l'offensive, offensive ou défensive.

Répartition des forces.

Sûreté et liberté d'action.

Emploi des masses.

Rapidité des mouvements.

Résultat final : destruction des forces adverses.

Une fois la forme des opérations décidées, l'art consiste à régler la répartition des forces. La sûreté n'est pas autre chose que la possibilité de maintenir la liberté de mouvement, tandis que la masse abordera le point faible selon la formule de Napoléon : « la force d'une armée s'évalue par la masse multipliée par la vitesse. » Enfin, une fois la lutte engagée, la stratégie demandera l'exploitation de la victoire à fond.

Les guerres passées nous montrent les difficultés issues du nombre de combattants et des durées de la bataille. La guerre russo-japonaise montre déjà une évolution que la première guerre mondiale accentuera dans le sens de l'usure totale. Dès 1939, un rythme jamais atteint amena la victoire du Reich sur l'armée polonaise en trois semaines. Quatre jours ont suffi pour la capitulation de la Hollande et dix-huit jours ont mis hors de cause l'armée belge. La France a perdu la guerre en trente-neuf jours, la Yougoslavie en douze et la Grèce en trois semaines. La Crète fut conquise en onze jours. En moins de cinq mois, l'Europe, à l'exception de l'U.R.S.S. passait sous le contrôle de l'Allemagne.

La stratégie allemande n'a pas modifié sa doctrine, elle l'a accentuée par l'emploi de moyens nouveaux où la vitesse et la puissance ont eu raison d'adversaires moins bien préparés. Cette doctrine a consisté d'abord à éloigner le danger immédiat et à ne pas s'engager sur plusieurs fronts.

Dans l'impressionnante manœuvre stratégique initiée le 22 juin contre les Soviets, les trois objectifs lointains : Lénin-grade, Moscou, l'Ukraine, étaient indiqués par les lois de la stratégie des grands espaces. Inversement, les Bolchéviques avaient certainement choisi l'offensive stratégique avec l'avantage qu'elle amenait leurs armées concentriquement sur Berlin, les deux ailes n'ayant pas nécessairement à prendre l'offensive au nord et au sud où des forces de moindre importance avaient pu couvrir le front. L'armée de l'air fut l'outil de la surprise stratégique, les voies terrestres servirent aux troupes motorisées pour soutenir l'aviation, les liaisons avec et sans fil assurèrent la coordination des efforts. Ce réseau de plus de 2000 kilomètres d'étendue doit être maintenu en action par la stratégie. Il ne s'agira donc plus du fameux : « s'engager partout et ensuite voir » des temps jadis, mais d'une énorme entreprise faite de masses en mouvement qui devra maintenir sa cohésion et sa liberté d'action.

En Asie, les états-majors ont à résoudre les problèmes de la stratégie d'espaces infinis où la mer prend une importance capitale, la surprise et la conquête de *bases* passant au premier rang des préoccupations. Hong-kong, forteresse et camp retranché de construction ultra-moderne, capitula après quelques jours de bataille. La presqu'île de Malacca est envahie et Singapour n'a pas même servi de P. C. au commandant des forces alliées. Quant aux bases américaines que la stratégie a défendues un peu trop par le verbe plutôt que par l'action effective, elles tombèrent rapidement du piédestal où la politique les avait mises. De nouvelles lignes d'opérations doivent dorénavant se constituer et s'étendre vers l'Australie. Les règles immuables de la stratégie ont été con-

firmées, le succès n'étant assuré que par la conquête de bases et par l'emploi rapide des masses aux endroits décisifs.

Et pour terminer cette étude restreinte d'un sujet immense, rappelons la formule de Napoléon sur laquelle viennent s'échafauder toutes les conceptions de la stratégie : *N'adoptez la défensive que lorsque vous ne pouvez faire autrement.*

Un chef énergique trouvera toujours le moyen, croyons-nous, de « faire autrement ».

E. B.
